

## (Autres) éléments d'éducation raciale

mahieu

Deux courants de pensée s'élèvent en France au début du XXe siècle contre les théories libérales qui ont renversé l'ordre millénaire de l'Occident au profit d'une petite minorité de marchands et d'usuriers. Le premier, enraciné dans un traditionalisme dont il rejette cependant l'esprit réactionnaire, dirige ses attaques contre le libéralisme politique : la démocratie. Le second, issu du socialisme utopique et scientiste, dont il rejette les interprétations simplistes et déterministes, a pour cible le libéralisme économique. D'un côté, l'action doctrinaire de Maurras donne naissance à des minorités nationalistes dont le but est de libérer l'État, occupé par la bourgeoisie et de le restructurer selon l'« ordre naturel ». De l'autre, l'œuvre de Sorel inspire des minorités syndicalistes qui cherchent à libérer le prolétariat de l'exploitation bourgeoise et à redonner à ses membres la place qui leur revient dans la société de production. Les uns et les autres se rendent vite compte que leur ennemi est le même. C'est de cette prise de conscience que naît la synthèse du nationalisme et du socialisme qui se développe dans les différents mouvements fascistes qui émergent en Europe après la Première Guerre mondiale. D'où l'importance historique des idées maurrasiennes et soréliennes que Jacques de Mahieu analyse dans l'essai qui donne son titre à l'ouvrage qu'il fait paraître sous le titre de Maurras y Sorel en 1969 : « Reacción necesaria contra la 'subversión burguesa de 1789' ». La table des matières vaut à elle seule d'être reproduite ici in extenso :

### I- LA MYTHOLOGIE BOURGEOISE DES « LUMIERES ».

- 1- La société du XVIIIe siècle
- 2- La bourgeoisie administrative
- 3- La bourgeoisie capitaliste
- 4- La bourgeoisie et l'État commun
- 5- L'Encyclopédie, expression et instrument de l'oligarchie bourgeoise
- 6- Les sources de la doctrine
- 7- Le travail de sape des Encyclopédistes
- 8- Le libéralisme économique

9- La terre et la propriété

10- Le droit historique et le droit commercial

11- Le contrat social

12- Le mythe de la volonté générale

13- Les droits de l'homme

14- La « nature » et l'ordre naturel

15- L'antithèse du XVIII<sup>e</sup> siècle

16- Mythes et mots

## II- LA CONTRE-ENCYCLOPEDIE CONTEMPORAINE : MAURRAS ET SOREL

1- Charles Maurras, son œuvre et son rôle

2- Les valeurs maurrasiennes

3- Les fondements de la politique maurrassienne

4- L'anarchie libérale

5- La politique réaliste

6- La politique d'abord

7- L'empirisme organisateur

8- La politique naturelle

9- La société et l'individu

10- Un César avec des priviléges

11- Nation et nationalisme

12- Le droit historique

13- L'héritage

14- L'égoïsme monarchique

15- Une esthétique sociale

16- Maurras et Sorel

17- Les fondements de la pensée sorélienne

18- Le dépassement héroïque du marxisme

19- Le mythe social

20- Morale et évolution

21- Les lois de la dynamique sociale

22- L'inégalité prolétarienne

23- La société syndicaliste

24- Contre le socialisme libéral

25- Critique de l' »Encyclopédie ».

### III- LA TOUR DU PIN, PRÉCURSEUR DE LA TROISIÈME POSITION

Né à Marseille en 1915, Jacques de Mahieu, de son vrai nom Jacques Girault, ne tarde pas à adhérer à la Fédération des Camelots du Roi, puis à Action Française.

Après la débâcle de 1940 et la chute de la Troisième République, il soutient, dans le sillage de Maurras, la Révolution nationale de Pétain. Directeur de l'Étudiant français (Paris, novembre 1920 – Lyon, juin/juillet 1944), l'organe de propagande de la Fédération nationale des étudiants d'Action française, il y publie en janvier 1942 un article intitulé « Nécessité de la violence », dans lequel, après avoir regretté que, « au moment où il faut poursuivre la Révolution nationale, donc faire preuve de dureté, de violence, nous ne trouvons autour de nous qu'indifférence et apathie », il se demande si « [I] jeune génération [est] capable d'une action, voire même d'une pensée qui sorte de l'"honnête" médiocrité ». En tout cas, il est nécessaire de lui « redonner [...] le sens de l'agressivité, le goût de la violence [...]. La violence, ce n'est pas nécessairement le coup de poing. Il y a une violence de l'esprit qui n'est pas indifférente ». « La violence, c'est la force qui agit dans un élan, qui se donne toute entière à l'effort du moment ; c'est la force révolutionnaire, c'est aussi une attitude devant les faits. Si la jeunesse veut jouer un rôle, agir sur les événements qui se préparent, elle doit acquérir l'esprit de violence par lequel elle s'affirmera dans son œuvre. Sans cela, elle ne sera qu'un troupeau humain mûr pour la servitude, qu'il aura méritée. Mais la France, elle, est plus que les générations présentes, plus que leur désespérante médiocrité. La France, c'est des siècles de grandeur passée qui commandent un avenir dont la jeunesse, et particulièrement la jeunesse intellectuelle, n'a pas le droit de se désintéresser. Même si les jeunes

n'ont plus le goût de l'agressivité, ils en ont le devoir, né de l'histoire. 'Refuser l'histoire, c'est risquer de se voir refuser par elle', a écrit M. Thierry-Maulnier. Or l'histoire, en période révolutionnaire, nécessite la violence ». « Nous aimerais voir cette nécessité symbolisée dans nos amphithéâtres et nos classes par un tableau que rien n'empêche de prévoir esthétique : Jésus chassant à coups de fouet, les vendeurs du Temple, avec, en exergue, notre vieille devise : LA VIOLENCE AU SERVICE DE LA RAISON. »

Autrement dit, il s'agit d'accélérer, pour citer Norbert Elias, le « grand effondrement du comportement civilisé, [...] la grande poussée de barbarie proprement inattendue, proprement inconcevable » que le sociologue allemand d'origine juive déclare avoir vue, horrifié, « [se] déroul[er] sous [s]es yeux » (1) dans l'Allemagne nationale-socialiste ; en un mot, d'arrêter le « processus de civilisation », c'est-à-dire d'émasculation de l'homme blanc, dont nous montrons dans la postface à *Anatomie du pouvoir féminin*, à paraître prochainement, que la femme a été le vecteur principal depuis la diffusion de l'éthique « courtoisie » au « moyen âge », pour enclencher le processus inverse : le « processus de décivilisation » – non pas au sens plus ou moins eliasien de régression vers ce que M. et Mme « Je condamne fermement » appellent aujourd'hui « incivilités », « incivilités » commises en grande partie par des toxicomanes (rien qu'en France, selon les estimations, ils seraient près de deux millions, tandis près de cinq millions de personnes feraient occasionnellement usage de drogues), par l'« enfant-roi » que produit en série le gynécée scolaire républicain ou par les Français de papier que la République ne cesse d'importer massivement de ses anciennes colonies ou d'ailleurs, – mais au sens de revirilisation.

Selon son biographe argentin Luis Miguel Donatello, de Mahieu se serait engagé dans la Milice, puis dans la Waffen-SS, certains assurent même qu'il défendit le Bunker à Berlin en 1944 aux côtés de Skorzeny. Son biographe français est beaucoup moins affirmatif, en particulier en ce qui concerne les deux derniers points.

Pour échapper à l'Épuration, il s'enfuit en Argentine en 1944, sous le pseudonyme de la grand-mère maternelle de sa future épouse Florence : de Mahieu (2).

Devenu à l'état-civil Jaime Martia de Mahieu, il publie rapidement deux ouvrages dans son pays d'adoption : *La Inteligencia organizadora* (1950) et *Filosofía de la estética* (1950), ce dernier chez les presses de l'université où il enseigne depuis 1948, l'*Universidad nacional de Cuyo*, Un an après avoir été nommé directeur du département d'anthropologie de l'*Université de Buenos Aires*, il publie *Evolucion y porvenir del sindicalismo* (1954). Il ne tarde pas à attirer l'attention des pérönistes, de Perón lui-même et de son épouse Evita. Il obtient ainsi un poste d'enseignant à l'*Escuela Superior Peronista*, dirigée par un ancien capitaine de la SS, Carlos Fuldner, devenu membre de la division Information du premier

gouvernement Perón en 1947. En cette qualité, il rédige, à la demande du dirigeant argentin, un guide doctrinal pour le Parti justicialiste. Les principaux thèmes qu'il y développe sont :

- la critique de la ploutocratie et du culte de la richesse, qui rompent l'équilibre naturel des sociétés blanches, fondées qu'elles sont sur la trifonctionnalité.
- le rejet absolu de l'esprit bourgeois libéral et individualiste.
- l'apologie de l'État fort, organe de synthèse et de régulation d'une société fondée sur des communautés populaires liées à des métiers. Unitaire et autoritaire, l'État fort doit se limiter à l'exercice de ses fonctions régaliennes, pour ne pas dissuader ou tuer dans l'œuf les initiatives individuelles salutaires ; pour responsabiliser les individus comme les groupes sociaux et les communautés intermédiaires. Le chef de l'État, qui exerce un mandat de dix ans renouvelable, doit être au-dessus des trois pouvoirs.
- la défense du nationalisme intégral et la promotion de la justice sociale.
- la constitution d'un bloc latino-américain non inféodé aux États-Unis et à l'URSS.

En 1961, il est chargé de cours et conférencier auprès des forces armées de la République argentine et le restera jusqu'en 1971. A l'époque, ses écrits sont devenus une des références idéologiques du Movimiento Nacionalista Tacuara.

Créé vers 1957 par six militants nationalistes argentins influencés par la prédication du prêtre thomiste Julio Meinvielle (1905 – 1973), le MNT promeut principalement la restauration de l'enseignement religieux, aboli par Perón, la lutte contre le judaïsme et la gauche et l'établissement en Argentine d'un État national-syndicaliste selon le modèle phalangiste. Il exalte la violence comme forme de mobilisation permanente. Entre 1960 et 1963, l'organisation se divise sur des questions idéologiques. Meinvielle, anti-péroniste, accuse les fondateurs du mouvement de « déviations marxistes » et crée une organisation parallèle au nationalisme plus orthodoxe, baptisée Guardia Restauradora Nacionalista (GRN), qui maintient une ligne dure, ultra-catholique et antisémite, dont la devise est « Dieu, Patrie et Foyer » et dont la source d'inspiration centrale est le fondateur de la Phalange espagnole, José Antonio Primo de Rivera. En 1963, deux des fondateurs du MNT créent le Movimiento Nacionalista Revolucionario Tacuara (MNRT) qui, sans abandonner son nationalisme, rompt avec l'Église, la droite et l'antisémitisme, pour se rapprocher du marxisme et du péronisme de gauche, dont seront issus de nombreux cadres des Forces armées péronistes (FAP) et du Peronismo de Base (PB) et, dans une moindre mesure, des Montoneros et de l'Armée révolutionnaire populaire (ERP). De Mahieu prend acte de cette évolution et se montre favorable à l'ouverture du nationalisme à la gauche, notamment dans son essai fondamental intitulé *Evolución y Porvenir del Sindicalismo* et dans ses articles dans la revue argentine *Dinámica social*.

; éditée par le Centro de Estudios Económicos y Sociales (CEES), elle est dirigée par Carlo Scorza, dernier secrétaire général du Parti national fasciste italien (PNF). En août 1951, l'année même de la fondation de l'Europäische soziale Bewegung (ESB) de Mahieu y publie « Necesidad de una Biopolitica », dans lequel il insiste sur « la nécessité de réunir l'ethnopolitique et ce que Vacher de Lapouge et Ammon appelaient il y a soixante ans du nom barbare d'anthroposociologie [...] dans une discipline plus large ». Et d'ajouter : « Dans un ouvrage qui paraîtra un jour, si Dieu le veut, nous nous proposons d'appeler cette nouvelle branche de la science de l'homme 'Biopolitique' ».

Dès la fin des années 1940, le Movimento sociale italiano (MSI) avait cherché à établir des contacts avec des petits groupes européens partageant les mêmes idées et avait créé à cet effet un Centre d'études européennes et un magazine intitulé *Europa Unita*. En 1950, il avait organisé une conférence à Rome. Y avaient participé entre autres Oswald Mosley, des membres de la Falange Española Tradicionalista (FET), des proches de Gaston-Armand Amaudruz, ancien adjoint du colonel Fonjallaz, un des chefs du fascisme suisse d'avant-guerre et futur auteur de *Nous autres racistes: le manifeste social-raciste* (1971 ; rééd. : 1988 ; rééd. : 2020), Roland Cavallier, rédacteur parisien du journal rexiste « *L'Europe Réelle* », Yves Jeanne, ancien Waffen-SS et René Binet, futur auteur de *Contribution à une éthique Raciste* (1975) et fondateur du journal *Le Nouveau Prométhée*. La création de l'ESB fut décidée à l'issue d'un second congrès, tenu en 1951 à Malmö, chez Per Engdahl, ancien chef de la *Sveriges Fascistiska Kamporganisation* (SFKO) et dont le livre *Västerlandets Förnyelse*, publié la même année, devait être adopté en 1954 comme principal document idéologique du mouvement. L'ESB voulait une « régénération spirituelle de l'homme, de la société et de l'État », une nouvelle civilisation, hostile à « l'esclavage de l'homme et des peuples et [à] la dictature bureaucratique et [au] [...] principe libéral-capitaliste de la loi de l'offre et de la demande ». Il envisageait une Europe unie (sans la Grande-Bretagne), en fait un « empire européen », anticomuniste et corporatiste, avec, à sa tête, un chef désigné par voie de plébiscite. Opposé à l'OTAN, il était en faveur d'une alliance purement défensive avec les États-unis. Composé d'un certain nombre d'anciens Waffen-SS, il entendait réhabiliter le fascisme, tout en affirmant la nécessité d'y apporter des améliorations. Du point de vue socio-économique, il s'engageait sur une « troisième voie », une sorte de corporatisme renouvelé par les enseignements du socialisme suédois. Amaudruz avait refusé l'invitation qu'il lui avait faite d'assister au congrès de Malmö, au motif que les congressistes avaient précédemment pris leur distance du racisme (3). Avec quatre de ses partisans, dont Binet, il convoque un congrès le 28 septembre 1951 à Zurich et fonde le jour même le Bureau européen de liaison, rebaptisé *Nouvel Ordre Européen* (NOE) en 1954. Son manifeste appelle à une « politique raciale européenne » de contrôle des mariages inter-ethniques et d'amélioration du patrimoine génétique de l'homme blanc par la médecine et la science. Politiquement, il milite pour l'instauration d'une confédération européenne d'États néo-fascistes et l'égalité des différents groupes ethniques (slaves, latins et germaniques) de la race blanche. Pour garantir leur liberté à l'égard des deux blocs, il affirme la nécessité de s'entendre avec « les peuples du Proche-orient, de Indes et de l'Amérique du Sud ». Cohérent, il déclare : « la hiérarchie des races ne peut être fondée que sur leur confrontation et par la suite sur le respect des particularités et des traditions de chacune. (...) Il nous appartient : 1) d'affirmer notre volonté de restituer à leurs traditions

propres les races des pays colonisés par l'Europe ; 2) de substituer au régime colonialiste actuel un régime d'association dans le respect des traditions propres de chaque race, accompagné d'une ségrégation raciale sévère dans l'intérêt de chacun des contractants ; 3) de réclamer et de réaliser le retour des groupes allophones dans leurs espaces traditionnels. » Sans se rendre compte que la décolonisation impliquait à plus ou moins long terme la colonisation déferlante des anciens empires coloniaux par les anciens colonisés. En France, de Gaulle y veillait républicainement, tout en ne se privant pas de déclarer dans un entretien télévisé en 1959 : « C'est très bien qu'il y ait des Français jaunes, des Français noirs, des Français bruns [laissez-vous aller]. Ils montrent que la France est ouverte à toutes les races et qu'elle a une vocation universelle [vos paupières sont lourdes, vos membres s'engourdissent]. Mais à condition qu'ils restent une petite minorité. Sinon, la France ne serait plus la France [ le sommeil vient]. Nous sommes quand même avant tout un peuple européen de race blanche, de culture grecque et latine et de religion chrétienne [dormez] » .

En 1969 à Barcelone, lors du 10e congrès du NOE et sur proposition du Mouvement celtique, créé par l'hygiéniste et naturopathe québécois Jacques Baugé-Prévost (4), de Mahieu fonde avec ce dernier et Amaudruz l'Institut supérieur des sciences psychosomatiques, biologiques et raciales du Québec, dont il se déclare docteur honoris causa et dont Alain de Benoist sera plus tard lui aussi fait docteur honoris causa. La même année, il réalise le projet qu'il avait conçu en 1951, en publiant chez les Éditions celtiques, préfacé par Baugé-Prévost, *Précis de biopolitique* (1969), où il s'inquiète de la « dégénérescence de la grande race blanche », incapable de s'opposer à des « peuples inférieurs en qualité mais supérieurs en nombre ». Michel Foucault reprendra à son compte le terme (5), mais, on s'en doute, seulement le terme, dans les conférences sur la « médecine sociale » qu'il prononcera en octobre 1974 à l'Université de Rio de Janeiro (là même où de Mahieu avait enseigné quelque temps après avoir dû déménager au Brésil suite à la chute du régime péroniste), dans lesquelles il définit la « biopolitique » comme un mécanisme d'exercice du pouvoir qui n'agit plus sur des entités géographiques, mais sur la vie des individus et l'existence des populations au sens statistique du terme. Il en découle le « biopouvoir », c'est-à-dire le contrôle global des populations par le biais des questions de santé. L'opération COVID-19, déclenchée en 2019, en est jusqu'à présent l'application la plus manifeste et la plus radicale, sur fond de catastrophisme climatique..

Pour Jacques de Mahieu, faire de la « biopolitique », c'est tout simplement « lier la politique, c'est-à-dire l'organisation sociale, à la vie, [...] soit] se fonder sur un raisonnement mêlant la nature humaine et la vie sociale ». Influencé par les écrits du chirurgien, biologiste, écrivain scientifique et eugéniste Alexis Carrel, dont « L'homme cet inconnu » (1935) et « Réflexions sur la conduite de la vie » (1950, posthume), il considère que l'« humanité » n'existe pas, si ce n'est dans les cerveaux confis d'abstractions des progressistes ; que la diversité des peuples est une source de richesse, à condition qu'ils soient racialement ou, du moins, ethniquement homogènes. Les écrits de l'eugéniste français le convainquent aussi de l'importance d'étudier l'environnement des peuples pour comprendre leur potentiel, leur développement et, pour commencer, pour assurer la survie des peuples blancs. Comme

Carrel, il estime que l'hygiène et la médecine ont permis la prolifération exponentielle des dégénérés au détriment des êtres sains et qu'il est grand temps d'y remédier par un eugénisme réfléchi. Il justifie ainsi son choix du terme « biopolitique » :

« Nous constaterons, au cours de notre recherche, que le problème ethnique, lorsqu'il a été posé, l'a été d'une manière trop étroite ou, plus exactement, qu'il existe, en marge du problème des races proprement dites, une question du même ordre que le langage courant nous laisse déjà entrevoir. Nous disons d'un être humain comme d'un cheval qu'"il a de la race". Cela ne signifie nullement qu'il appartienne à un ensemble ethnique déterminé, mais, au contraire, qu'il se distingue par certaines caractéristiques au sein de son ensemble ethnique. Lorsque nous aurons établi que ces caractéristiques sont héréditaires, il nous faudra bien admettre, de gré ou de force, qu'il existe, dans les ensembles raciaux, des catégories de même nature biopsychique que les communautés ethniques, au sens propre du terme. Et lorsque nous aurons vu que ces catégories revêtent une importance sociale, il nous faudra bien compléter l'ethnopolitique par la génopolitique et considérer l'ensemble des processus héréditaires, dans la mesure où ils interviennent dans la vie des communautés humaines. Tel est l'objet de la biopolitique. Peut-être le terme paraîtra-t-il à certains trop étroit, puisque les caractères considérés ne sont pas seulement biologiques, mais encore psychiques. Nous le conserverons, cependant ; D'abord parce qu'il ne nous paraît pas possible, euphoniquement, d'admettre "biopsychopolitique", et surtout parce que la biologie — la science de la vie — s'est déjà écartée définitivement de son matérialisme primitif, conséquence du dualisme cartésien qui s'éloigne de plus en plus de nous, tandis que la philosophie fait heureusement retour à la conception aristotélienne de l'unité substantielle de l'être vivant. La biopolitique a un rôle important à jouer : Dans le monde entier, les conflits de race se multiplient et de grands chocs ethniques, à un échelle inconnue jusqu'à maintenant, s'annoncent à l'horizon ; La dégénérescence, en raison de causes internes, de nos Communautés traditionnelles exige une explication et des remèdes que la science politique n'a pas su, jusqu'ici, offrir ni ordonner [...]. [L]a biopolitique, outre l'intérêt qu'elle présente du point de vue de la recherche pure, nous permet d'éclaircir certains problèmes contemporains et de définir leur indispensable solution. »

En 1968, de Mahieu fonde l'*Instituto de Ciencias del Hombre* de Buenos Aires et monte plusieurs expéditions ethnographiques au Paraguay, avec le soutien, au moins logistique, du dictateur paraguayen Alfredo Stroessner (6). Dans des grottes situées près de la frontière brésilienne, il trouve de nombreuses fresques représentant de grands hommes blonds et des fragments de poteries portant des inscriptions runiques, des dessins de drakkars, des textes écrits dans un dialecte à mi-chemin entre le vieux norrois et le bas-allemand, des dessins de chevaux qui rappellent le mythe de Sleipnir, des arbres de même forme qu'Yggdrasil et surmontés de deux aigles, etc. De plus, il pense avoir isolé chez les tribus Guayaki ou Guaranis des traits (longueur des membres, morphologie, physionomie, forme du crâne, couleur de la peau, des cheveux et des yeux, pilosité, etc.) qui n'ont rien à voir avec ceux de la race indienne et qui témoignent d'un métissage avec du sang nordique. Un peu plus tard, il découvre des traces des

Templiers sur la côte de la Patagonie, dans les golfes de San Matías et de San Antonio, ainsi que dans la région du Río Negro (7). Il ne lui en faut pas plus pour en arriver à la conclusion que le continent américain n'a pas été découvert par Christophe Colomb, mais par les Vikings, qui, selon lui, ont civilisé les Indiens et fondé l'empire Inca.

De ses découvertes de Mahieu tirera, en français, une vingtaine d'articles, tous publiés dans la revue belge « Kadath – Chronique des Civilisations perdues » (8), fondée en 1973 à Bruxelles pour « 'nettoyer les écuries d'Augias de l'archéologie' et ouvrir une 'troisième voie' dans l'étude des civilisations disparues » (9) et proche de Nouvelle École. Plusieurs livres aussi : Le Grand voyage du Dieu-Soleil (967-1532) (Édition spéciale, 1971; rééd.: L'Esprit Viking, 2019), L'Agonie du Dieu-Soleil : Les vikings en Amérique du Sud (1974, l'année même où il préside le 4e Congrès international de médecine naturelle à Montréal,), Drakkars sur l'Amazonie : Les vikings au Brésil (Hachette, 1977), L'Agonie du Dieu-Soleil : Les Vikings au Paraguay (Hachette, 1977), L'imposture de Christophe Colomb : La géographie secrète de l'Amérique (Copernic, 1979 ; rééd. : 1997), Le roi viking du Paraguay (Hachette, 1979), Les Templiers en Amérique (Robert Laffont, 1980 ; rééd : J'ai Lu, 1987), tous, à l'exception peut-être d'El imperio vikingo de Tiahuanacu: América antes de Colón (Nuovo Arte Thor, 1985) (10), traduits plus ou moins immédiatement en plusieurs langues. (11) Le public et même le grand public y succombe. Consécration médiatique, dont rien ne montre qu'il l'ait cherchée, Paris-Match le qualifie en 1982 de « savant français ». La même année, Albert Spaggiari confie à la même feuille qu'il vient de lire « deux livres super du professeur Mahieu », qui l'ont fait « pleurer » ; « Toujours à fuir ou à m'évader », ajoute-t-il (12). De prison, certes, mais aussi du réel.

La thèse de de Mahieu d'un empire viking pré-colombien a été pieusement recueillie en France par un certain nombre de membres de l'« extrême droite », en particulier Jean-Claude Valla, membre du GRECE, dans « La civilisation des Incas », publié chez l'éditeur genevois Famot en 1976 ; elle l'a été d'autant plus facilement qu'Alain de Benoist qui avait fait entrer de Mahieu dans le comité de patronage de Nouvelle École au début des années 1970 et l'avait cité comme référence scientifique dans sa notice sur « Les Vikings en Amérique », publiée dans son Vu de droite. Anthologie critique des idées contemporaines (Copernic, 1977), la soutenait déjà dans un article publié (sous le pseudonyme de Fabrice Laroche) dans Europe-Action en 1964. Jean Mabire lui aussi s'y appuiera pour rédiger Thulé : Le soleil retrouvé des hyperboréens (13) (1978 ; rééd.: 2002). Miguel Serrano s'en est largement inspiré (14).

De Mahieu est décédé à Buenos Aires le 4 octobre 1990. Comme le fils d'Olier Mordrel – cofondateur du journal Breiz Atao, du Parti autonomiste breton, puis du Parti national breton, il s'exila lui aussi en Argentine, en 1948 -, son fils, présenté comme militant dans les rangs de la droite nationaliste, a poursuivi les travaux (anthropologiques) de son père (15) jusqu'à sa mort en 2018 (16).

Voici un extrait, précédé de la présentation de Jacques Baugé-Prévost, du Précis de biopolitique – dont la comparaison avec Éléments d'éducation raciale de Julius Evola ne peut s'avérer que fructueuse :

## LA POLITIQUE DE DEMAIN

A l'heure actuelle, le monde considère plus que jamais, avec une crainte respectueuse, la Démocratie moderne comme le Messie auquel il fait confiance qu'il le délivrera du chaos universel. L'École libérale promet toujours un monde magique de bien-être.

Cependant, la Démocratie a complètement échoué dans sa lutte pour l'Homme. Elle demeure ignorante des vraies valeurs. Elle ne connaît pas la Paix. Elle a lamentablement fait faillite dans sa tentative de justifier sa profession, que ne peut cacher aucune de ses déclarations faussement optimistes. La Démocratie n'a pas débarrassé le monde des fléaux que sont la folie, les troubles raciaux et les crimes. Au contraire, tous ces maux ne cessent de s'accroître. Ajoutons à cela la pollution de l'air, de l'eau, du sol et, partant, de la nourriture.

Il ne faut pas s'en étonner. Car l'adultération des peuples occidentaux par l'idée du profit, le notion d'égalité, le mensonge par omission, la médication, le confort moderne et le pacifisme-à-tout-prix a produit un double résultat : Nos nations, en tant que telles, sont atteintes d'immobilisme et d'inconscience ; Mais aussi individuellement, chacun de nous est soumis à un déracinement et à un métissage moral qui a pour objet de faire de nous un cobaye "docile et bon marché", prisonnier de ses vices, ses habitudes de robot, son imagination délirante. Cette adulteration est en train de faire de nous, en tant qu'individus et en tant que nations, de minables scélérats, des hommes bruns, des peuples sans nom, matière première idéale pour un mondialisme de type termite.

Toutefois, la preuve en est faite, il pourrait en être autrement. Dès que l'Hygiène (naturelle) trouve sa place dans l'évolution des groupes sociaux et la Race son rôle, la santé et l'ordre s'installent. Or il faut pour cela que la politique tienne compte des lois de la vie et des impératifs de la morale biologique. Il est aisément alors de comprendre que la question de la Conscience raciale n'est pas seulement la clef de l'Histoire, c'est aussi celle de la Culture humaine. Mais qui peut encore aujourd'hui saisir sans dérangement un tel énoncé ? Nous aurons fort à faire pour dissiper les ténèbres dont les savantes et les imbéciles de la littérature ont entouré une question qui, au fond, présente peu de difficultés à résoudre.

La Biopolitique nous oblige à une prise de conscience globale. Ainsi, chaque branche particulière de la connaissance nous est par elle-même absolument indifférente. Par exemple, la biologie ne se révèle d'une haute portée pour notre esprit, pour notre mode de vie, que quand elle contribue à résoudre des problèmes sociaux et économiques. De quel prix seraient pour nous les mille faits acquis de l'eugénisme, s'ils ne conduisaient à une intuition plus profonde de la religion et de l'avenir de l'humanité ? Jamais une science spéciale n'intervient dans la vie des sociétés comme un facteur d'organisation, à moins qu'elle ne s'élève à la dignité d'une politique de l'Homme total.

Le présent volume est le deuxième d'une longue série à venir. Il fait suite à notre Cours de Biopolitique, publié en 1965. Il forme cependant un tout, complet en soi. Mais cet enseignement précieux ne serait pas ce qu'il est, si l'auteur n'en avait pas vécu les écrits. Dût-on y relever certaines allégations erronées, l'essentiel sur le plan racial de la Biopolitique exposée dans ces pages ne contient rien qui soit étranger à la vérité. Et comme l'a si bien exprimé Goethe : "La nature, la valeur, la solidité du principe posé au début, et puis la pureté du dessein : C'est de cela que tout dépend."

#### L'homme : Hérédité plus histoire

Au moment de la conception, la cellule-oeuf contient en puissance tout le développement ultérieur de l'être humain, tel qu'il se produira, mais aussi tel qu'il se produirait dans d'autres circonstances. A cet instant de sa création, l'homme possède un ensemble de possibilités entre lesquelles il lui faudra choisir sans cesse ; Et ce choix permanent éliminera de son futur possible non seulement la réalité qui s'incorporera à sa mémoire — psychique et physiologique —, mais encore le refusé et toutes ses conséquences virtuelles. La vie de l'être humain est, par conséquent, enrichissement continual par l'actualisation de possibilités qui deviennent effectives, mais aussi appauvrissement continual par le refus de possibilités qui deviennent irréalisables. A l'origine de l'homme, il y a donc un capital potentiel reçu ; Et nous savons qu'il l'hérite de ses parents. Mais, à chaque instant de son existence, lui-même influe sur ce capital par le choix qu'il effectue : Choix qui dépend de ses besoins, c'est-à-dire du milieu dans lequel il vit et qui pèse sur lui, mais aussi de son passé qui, sous forme de mémoire, a transformé son être. L'homme choisit en une adaptation constante à soi-même et au monde extérieur. Son être dépend donc de deux facteurs : L'hérédité qui lui fournit l'ensemble de ses possibilités, et les circonstances selon lesquelles s'effectue son choix et qui dirigent, par conséquent, son histoire. Il n'est pas possible d'étudier l'homme en laissant de côté l'un de ces deux éléments. Il n'est pas possible non plus d'agir efficacement sur lui en les ignorant. Du double point de vue de l'étude et de l'action, la politique doit tenir compte de l'hérédité de l'homme, c'est-à-dire, au sens le plus large du terme, de sa race, ainsi que de son milieu.

## Le fait de la race

Le concept de race est, aujourd’hui, si vaste qu’il en devient vraiment par trop imprécis, au point d’en perdre presque toute utilité. On applique indifféremment le terme à l’ensemble de notre ou de nos espèces (“la race humaine”) ; Aux grands groupes “de couleur” (“la race blanche”) et à telle ou telle de ses fractions (“la race aryenne”) ; À des sociétés historiques (“la race italienne”) et même à des ensembles linguistiques ou culturels (“la race latine”). Sans doute a-t-on vaguement idée, dans tous les cas, que la race est liée au facteur héréditaire de l’homme et qu’un ensemble racial possède une certaine communauté de caractères, transmis avec la vie, qui le différencie des autres. Mais on a vu, cependant, des sociologues et des politicologues attribuer au seul milieu l’inégalité des ensembles humains et soutenir, par conséquent, que tous possèdent d’identiques possibilités. D’autres, en même temps qu’ils affirmaient d’une manière arbitraire l’homogénéité raciale des communautés primitives, se sont fondés sur la diversité de types d’un ensemble déterminé pour nier l’existence actuelle des races. Par ailleurs, les anthropologistes tendent à établir leurs classifications sur la base de tel ou tel facteur arbitrairement choisi. Parfois, la couleur de la peau constitue le seul élément de discrimination des ensembles raciaux ; Ou bien la forme du crâne, ou encore les propriétés de coagulation du sang. Dans le cas le plus favorable, on considère plusieurs caractères somatiques et on exclut expressément tout facteur psychique, voire biologique. Le hasard d’une découverte ou pseudo-découverte, ou tout simplement la mode, transforme périodiquement, sans raison valable, une branche essentielle de la science de l’homme. Les idéologies se sont mêlées de l’affaire. Ce sont là les raisons pour lesquelles il nous semble indispensable de reconsidérer le problème en partant des données que l’expérience nous fournit. Il n’y a pas besoin de théories pour pouvoir affirmer le fait de la race. Tout le monde distingue un Congolais d’un Chinois ; Tout le monde saisit la différence qui existe entre un groupe de cent Suédois et un autre de cent Espagnols. Tout le monde sait aussi que le nègre qui naît à New York est aussi noir que celui qui voit le jour au Congo et que, par conséquent, certains des caractères qui permettent au moins compétent de reconnaître une différence ethnique sont héréditaires. C’est seulement avec la définition du concept de race que la difficulté commence. Essayons d’écartier les facteurs qui la déforment. Nous pouvons y parvenir très facilement en considérant, non plus l’homme, mais des animaux d’autres genres. Si nous arrivons ainsi à établir une définition zoologique de la race, il nous sera facile de voir dans quelle mesure elle s’applique au phénomène racial humain.

## Le concept zoologique de race

Considérons un certain nombre de chiens du type berger allemand. Pourquoi disons-nous qu’ils appartiennent à une race déterminée ? Superficiellement, parce qu’ils se ressemblent. Ils possèdent une même conformation physique et manifestent les mêmes qualités psychiques : Taille moyenne, long poil

de couleur brune, museau pointu, queue en panache, courage à l'attaque, intelligence supérieure à celle de la majorité des autres races canines, etc. Tous les bergers allemands ne sont cependant pas identiques. Leur taille varie de quelques centimètres ; Leur poil est plus ou moins long et sa couleur couvre toute la gamme des bruns, du presque jaune au presque noir ; Leur courage et leur intelligence sont sujets à gradation. Tel individu possède parfois un pelage plus sombre que celui d'un doberman dont la couleur caractéristique est le noir, ou est moins intelligent qu'un danois, qui appartient à une race peu favorisée dans ce domaine. Si on essayait, comme on le fait si souvent en ce qui concerne l'homme, de définir la race des bergers allemands par un seul de leurs caractères, on arriverait à des résultats dont l'absurdité sauterait aux yeux. Mais personne ne songe à le faire. Parce que, lorsqu'il s'agit de chiens, chacun sait fort bien que la race zoologique est un ensemble d'individus qui possèdent en commun, dans une certaine mesure quantitative et qualitative, un certain nombre de caractères physiques, physiologiques et psychiques qui se transmettent par hérédité. L'individu représentatif d'une race est tout simplement celui qui réunit en soi tous ses caractères poussés à leur plus haut degré. Or il en est de même lorsque l'on dit que l'homme nordique est grand, blond, dolichocéphale, résistant, courageux, etc. ; On ne définit ainsi qu'un "exemplaire de concours" et bien des nordiques sont de taille moyenne, bruns, brachycéphales, faibles ou lâches. Ce qui ne veut absolument pas dire que la race nordique soit une fiction. Tout au plus pourrait-on soutenir qu'il ne s'agit pas d'une race pure. Mais cette expression a-t-elle un sens ?

#### L'erreur de la "race pure"

Nous avons jusqu'ici considéré l'ensemble racial comme un conglomérat statique d'individus. Il convient, afin de pouvoir répondre à la question antérieure, de "examiner sous son aspect évolutif. Quand disons-nous d'un berger allemand qu'il est de race pure ? Non pas lorsqu'il atteint la perfection du type, mais lorsqu'il est né de parents non métissés. En remontant ainsi de génération en génération, nous parviendrons à l'origine de la race, c'est-à-dire au moment où, par mutation ou de n'importe quelle autre manière, une portée de bergers allemands est née de parents qui ne l'étaient pas. Nous pourrions remonter ainsi, de race en espèce et d'espèce en genre, jusqu'à la petite masse de protéines qui, un beau jour, s'est mise à vivre. Tout cela n'aurait aucun sens. Si nous considérons l'origine commune, la race embrasse l'animalité entière. Si nous fixons arbitrairement son début à l'instant de sa dernière différenciation, elle est fondée sur une hétérogénéité originelle, même si l'on suppose qu'aucun métissage n'est intervenu depuis lors, ce qu'il serait osé d'affirmer dans le cas des races animales les mieux contrôlées depuis longtemps. Ceci ne signifie pas le moins du monde que les données généalogiques soient sans intérêt, puisque c'est d'elles que procèdent, selon un processus que nous étudierons plus loin, les caractères communs et leur fréquence d'apparition, mais qu'il est erroné de faire de la pureté un critérium d'existence et, à plus forte raison, de valeur de la race. En ce qui concerne les ensembles humains, il faudrait, si on admettait leur filiation à partir d'un couple primitif, les considérer comme appartenant à une seule race, ce qui est contraire aux faits. Et si on acceptait l'idée de multiples mutations originelles, il nous faudrait encore oublier le facteur métissage. En

biopolitique, les définitions théoriques qui ne correspondent pas à la réalité ne nous sont d'aucune utilité. Ce que l'on appelle "degré de pureté" d'une race, c'est tout simplement son homogénéité relative, c'est-à-dire la fait que chacun de ses composants possède, en plus ou moins grand nombre et d'une manière plus ou moins marquée, les caractères distinctifs de l'ensemble en question.

## L'hérédité

Nous savons, grossso modo, comment se transmettent ces caractères. Chacun des deux progéniteurs fournit à l'être nouveau la moitié des gènes dont il a besoin et qui sont, en puissance, son futur possible. Deux individus qui possèdent, sauf en ce qui concerne le sexe, le même capital héréditaire et sont par conséquent identiques — deux personnes ou deux souris de race blanche — donneront des descendants de race blanche. La question se complique lorsque l'on considère le croisement de deux individus de dotations héréditaires différentes. Chacun sait, d'après les deux premières lois de Mendel, que leur progéniture est hybride, c'est-à-dire unit en soi les gènes opposés de ses parents, soit qu'ils se combinent pour donner un caractère nouveau, soit que les uns prédominent aux dépens des autres que l'on appelle alors récessifs. A la deuxième génération, après le croisement de deux de ces hybrides, un quart de la descendance apparaît identique à l'un des grands-parents, un quart possède les gènes de l'autre et la moitié est hybride comme ses progéniteurs. Ces deux premières lois de Mendel paraissent donc indiquer que l'hybridation est un phénomène transitoire et qu'il se produit un retour, de plus en plus marqué du point de vue numérique, aux types primitifs. Rien n'est plus dangereux, cependant, que la généralisation abusive et la vulgarisation facile de la génétique mendélienne. S'il est exact, en effet, que le croisement d'une souris blanche de race "pure" avec une souris grise également de race "pure" donne, à la première génération, une portée d'hybrides qui ne doivent leur couleur grise qu'au caractère dominant du gris sur le blanc et, à la deuxième génération, un quart de blanches "pures", un autre quart de grises "pures" et la moitié d'hybrides, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'êtres humains. Le croisement de deux mulâtres, produits de l'union d'un blanc et d'une nègresse, ne donne que des mulâtres de diverses tonalités, sans que réapparaissent le type blanc ni le type nègre. Peu importent les explications. Le fait seul nous intéresse : Le type hybride se reproduit indéfiniment. La troisième loi de Mendel suffirait, par ailleurs, à établir cette permanence. La première ne s'applique, en effet, qu'à un caractère, c'est-à-dire à un gène, isolé de l'ensemble auquel il appartient. Si l'on considère, non plus un, mais deux caractères, ceux-ci se transmettront indépendamment l'un de l'autre. Le croisement d'une souris blanche à queue longue avec une grise à queue courte donnera, à la deuxième génération, des individus semblables aux grands-parents, mais dans la proportion d'un huitième, et des individus blancs à queue courte et gris à queue longue [1]. Lorsqu'il s'agit, non plus de deux gènes, mais de milliers, les lois du calcul des probabilités rendent impossible l'apparition d'un individu identique à l'un de ses ancêtres primitifs et tous les descendants du couple considéré, à toutes les générations, seront des hybrides en ce sens qu'ils posséderont quelques-uns des caractères de chacun des types originels tandis que, à d'autres points de vue, ils se rattacheront à l'un et à l'autre. Donc, non seulement les deux premières lois de Mendel ne sont valables pour l'homme que d'une

manière relative, mais encore la troisième nous démontre que la multiplicité des caractères en jeu suffirait à interdire pratiquement tout retour automatique aux types primitifs d'un lignage métissé.

### La combinaison des gènes

Nous n'avons considéré jusqu'ici que le cas de la descendance d'un couple unique. Mais il est exceptionnel, au sein de nos sociétés, que le mariage se pratique entre frères et sœurs. Dans la réalité des faits, le problème est beaucoup plus complexe que celui que pose l'union de deux dotations héréditaires, et le "mélange" de gènes est infiniment plus ample. Cependant, au sein d'un communauté réduite et fermée, tout le monde en arrive, au bout d'un certain nombre de générations, à être parent de tout le monde et tout membre du groupe possède les mêmes aïeux que n'importe quel autre. Plus une communauté est numériquement réduite à l'origine, et plus elle est fermée au cours de son évolution et plus elle est ancienne, plus ses membres possèdent des gènes et, par conséquent, des caractères communs et plus ils se ressemblent. C'est-à-dire qu'un groupe originellement hétérogène s'unifie par endogamie. Ses membres ne seront sans doute pas tous identiques, mais ils se montreront, jusqu'à un certain point, de moins en moins dissemblables : Leur aspect, leur mentalité et leurs réactions témoigneront d'un degré croissant d'homogénéité. La "pureté" d'une race est donc une création de l'endogamie et du temps. D'autant plus que les gènes ne se combinent pas seulement par association, mais encore par interaction. Du choc de gènes contradictoires ne naît pas nécessairement, en effet, une moyenne, mais parfois un caractère nouveau. Si nous empruntons le langage de la chimie — ce qui ne doit se faire qu'avec la plus grande prudence — nous dirons que les gènes s'unissent parfois en mélange et parfois en alliage. Dans ce dernier cas, la rencontre provoque l'actualisation de caractères jusqu'alors latents. Il s'agit sans doute d'un phénomène exceptionnel, mais il convient d'en tenir compte dans toute étude du processus d'hybridation.

### Le double effet du métissage

Nous ne nous occuperons pas ici des résultats de l'union de deux races en un individu métis. Mais il nous faut noter ses conséquences au sein d'une communauté ethnique. En laissant de côté tout jugement de valeur, nos analyses antérieures démontrent que le métissage apporte à un ensemble humain un accroissement de sa masse héréditaire. Les individus qui le composent sont plus divers, et d'autant plus que les types originels étaient plus éloignés l'un de l'autre. Mais ce que l'ensemble gagne ainsi en variété, donc en possibilités tout au moins théoriques, est contrebalancé par ce qu'il perd en stabilité et en unité, du moins jusqu'à ce qu'il ait reconquis son homogénéité. L'ensemble ethnique homogène se concentre dans la réalisation de ce qu'il est. Il possède un but bien défini et une volonté de puissance affirmée. Il a conscience de soi-même. Il est "d'une seule pièce". L'ensemble métissé pas encore

homogénéisé est, au contraire, tiraillé entre des aspirations diverses et souvent contradictoires. Il se disperse et se relâche. Il a besoin de temps pour redevenir maître de soi : Exactement le temps nécessaire à la reconstitution de son unité ethnique. Bien entendu, la nouvelle race qui naît de l'hybridation, quelle que soit sa valeur, est différente de ses deux composants. Il existe cependant des races dont les principaux caractères distinctifs sont généralement dominants et qui possèdent ainsi la capacité de maintenir en état latent quelques-uns des gènes étrangers qu'elles incorporent par métissage à leur capital héréditaire. Mais cette propriété est exceptionnelle et n'invalider pas le fait général que deux ensembles ethniques métissés perdent pour un temps, avec leur unité héréditaire, leur harmonie et leur tension.

### La mutation

Nous avons raisonné jusqu'à maintenant comme si les gènes, et par conséquent les caractères héréditaires qu'ils représentent, se transmettaient sans aucune modification de génération en génération. S'il en était ainsi, les ensembles ne seraient jamais que le produit de combinaisons particulières d'éléments connus et le simple phénomène du surgissement par métissage de nouveaux caractères nous resterait incompréhensible. Mais si l'on pouvait, malgré tout, au siècle dernier, concevoir l'évolution des races humaines à partir de groupes primitifs qui s'entremêlaient de plus en plus à mesure que se déroulait l'histoire, il nous faut aujourd'hui tenir compte du fait de la mutation, indiscutablement établi par la génétique contemporaine. En certaines circonstances naturelles ou expérimentales, il naît d'un lignage connu une descendance différente, en un ou plusieurs points primordiaux, de ses progéniteurs, et les nouveaux caractères qui surgissent ainsi se transmettent par hérédité. Donc, la masse héréditaire est susceptible de modification en son acte sinon en son être. On ne saurait concevoir, en effet, une création ex nihilo, des caractères soudain apparus. Il nous faut donc admettre que ceux-ci existaient en puissance dans les gènes des progéniteurs et que seule constitue une nouveauté leur actualisation à un certain moment de l'évolution du lignage considéré. La mutation consiste donc en un passage de la puissance à l'acte, c'est-à-dire de l'état virtuel à l'état de fait, de caractères que nous qualifions de nouveaux, parce qu'ils apparaissent subitement dans un lignage sans que rien n'ait pu laisser supposer leur existence latente chez les progéniteurs du mutant. L'importance ethnologique du phénomène est énorme, car elle nous permet de mieux comprendre le processus du métissage et de la reconstruction de l'homogénéité du groupe mêlé : Sous le choc produit par l'union de deux êtres de races différentes, il surgit par mutation des caractères qui n'appartenaient à aucun des groupes constitutifs et qui apportent ainsi à la nouvelle communauté ethnique des particularités qui renforcent son homogénéité. Mais la mutation peut aussi être un facteur de différenciation lorsqu'elle fait naître, au sein d'une race ou d'un lignage, des individus dissemblables à leurs parents. Le système de sélection qui permet aux éleveurs d'améliorer les races qui les intéressent, voire d'en créer d'autres sans avoir à recourir au lent processus du croisement, se fonde en partie sur ce phénomène. La biopolitique, comme la zootechnique, trouve dans la mutation une des bases essentielles de son action.

## L'hérédité des caractères acquis

Il convient également de tenir compte d'un autre facteur non moins important, bien que nié jusqu'à ces dernières années par la majeure partie des biologistes et des psychologues : L'hérédité des caractères acquis. Nous savons que l'individu peut contracter des habitudes. Ses organes et son esprit sont capables d'augmenter leurs possibilités d'action par le jeu de la mémoire. Le métier d'un artiste ou d'un ouvrier n'est qu'un ensemble d'habitudes "emmagasinées" qui constituent un ajout à leur dotation héréditaire. Mais cet individu transmet-il à sa descendance tout ou partie d'un tel accroissement de son être ? De nombreux biologistes du XIXe siècle, formés dans le cadre d'un scientisme extrême, le nièrent pour la seule raison qu'ils n'avaient pas pu produire le phénomène en laboratoire. Ni les souris ni les mouches drosophiles ne paraissaient transmettre à leurs respectives descances leurs caractères acquis. Qu'est-ce que cela prouvait, sauf que l'expérimentation biologique était impuissante, dans certains domaines, à reproduire les réalités de la vie ?

Aujourd'hui, l'hérédité des caractères acquis a été pleinement démontrée grâce aux résultats obtenus aux Etats-Unis à l'aide de la Colchicine et en Russie par la méthode naturelle de Mitchourine. D'autre part, il ne manque pas, en dehors des laboratoires, de cas bien connus d'habitudes transmises par hérédité. Prenons l'exemple décisif des chiens d'arrêt. Tout éleveur, voire tout chasseur, sait parfaitement qu'un chiot de race pointer prendra l'arrêt dès sa première sortie s'il s'agit d'un animal de bon lignage et que, de toute manière, un dressage rapide suffira à obtenir de lui ce que l'on en attend. Il n'y a rien de plus contre nature, cependant, que l'arrêt chez un chien dont les ancêtres vivaient de la chasse. Il s'agit donc, sans aucun doute, d'une prédisposition héritée d'une longue série d'ascendants qui furent l'objet d'un dressage adéquat. Nul n'ignore que la qualité et la valeur d'un chien d'arrêt dépendent précisément de son pedigree, c'est-à-dire du niveau atteint par le lignage au moment de sa naissance. Sur le plan humain, il est bien connu, quoique mis en doute par les négateurs de l'hérédité des caractères acquis, que plusieurs générations sont nécessaires pour former un bon ouvrier dans certains métiers difficiles, la cristallerie, par exemple. Nous avons bien plus confiance, sur ce point, dans le témoignage et, surtout, dans la pratique des industriels qui affirment la réalité de phénomène que dans les assertions des théoriciens scientifiques. En outre, ne se contredisaient-ils pas eux-mêmes, ces transformistes du siècle dernier qui, tout en niant l'hérédité des habitudes, fondaient leur théorie de l'évolution des espèces sur une lente modification des générations sous l'effet du milieu, modifications qui ne pouvaient s'effectuer que grâce à la transmission héréditaire des progrès réalisés ?

Jacques de Mahieu, *Précis de biopolitique*, Éditions celtiques, 1969, extraits.

[1] Nous simplifions volontairement. En réalité, ce sont neuf types qui apparaissent

(1) Cité in Dominique Linhardt, *Le procès fait au Procès de civilisation. A propos d'une récente controverse allemande autour de la théorie du processus de civilisation de Norbert Elias*, *Politix*, vol. 14, n°55, Troisième trimestre 2001, pp. 151-181, p. 179.

(2) Dans un passage de leur livre *Les Droites nationales et radicales en France* (Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1992) qui n'est guère plus clair que ne le sont les des circonstances de la fuite de Mahieu qu'ils essaient de reconstituer, Jean-Yves Camus et René Monzat, écrivent : « il obtint une carte d'identité à Annecy le 14 novembre 1944 alors que la ville a été libérée le 19 août. Cette région fut l'endroit de France où l'on a fusillé le plus de miliciens... Il obtint ensuite un visa de transit US vers le Nicaragua en avril 1946 à Bruxelles, où sa femme est née. Cela voudrait dire qu'il a réussi à quitter la Savoie incognito, à s'engager dans la Charlemagne fin 1944, à revenir d'Allemagne vers Bruxelles sans se faire prendre. Comme son visa vaut pour ses enfants, on sait donc aussi qu'une de ses filles est née à Armentières en 1941, une autre à Roubaix le 24 août 1944, juste avant la libération de la ville, le 2 septembre 1944. Il aurait donc fallu, qu'il quittât le Nord avec une enfant d'une semaine et sa femme, traversât librement un pays déjà libéré, jusqu'à la Savoie... Enfin, n'oublions pas que les Américains lui ont accordé un permis de transit. Ce qui, Waffen SS ou pas, signifie soit une grosse erreur des Américains ; soit qu'il fut retourné ou qu'il travaillait déjà pour eux. » « Les papiers de Mahieu faits à Annecy en 1944 sont des vrais faux. Il s'agit de la quasi-certitude des anciens résistants policiers et fonctionnaires de cette zone. La clé de l'histoire est sans doute à chercher dans le Nord, où il semble avoir vécu de 1941 à 1944 » (cité in Stéphane François, *L'occultisme nazi*, 2020)

(3) « Contrairement à ce qui a pu être écrit dans les innombrables articles consacrés depuis 1951 à 'l'internationale noire de Malmö', la vérité nous oblige à préciser que [...] [l'] on ne trouve dans les textes aucune référence à un racisme quelconque », précise Patrice Chairoff dans *Dossier néo-nazisme*, Éditions Ramsay, 1977, p. 437.

(4) Voir cabrioles. substack.com/p/naturopathie-et-ecofascisme-michel.

(5) Le terme semble avoir été utilisé pour la première fois par le politologue suédois Rudolf Kjellén, professeur à l'université d'Uppsala jusqu'à sa mort en 1922 et auteur du fichtien et hegelien *Staten som Lifsform*. Il fut repris dans un sens raciste par les Allemands Friedrich Ratzel et Karl Haushofer (voir Thomas Lemke, *Biopolitique. Une introduction*, Paris, EHESS, 2023 ; id., *Une analytique de la biopolitique : considérations sur l'histoire et l'actualité d'un concept controversé*, 2009). Dans l'aire sud-américaine, la paternité du terme pourrait aussi bien revenir au neurochirurgien, neurobiologiste, médecin, chercheur et professeur d'université, secrétaire d'État, puis ministre de la Santé de 1946 à 1954 Ramón Carrillo (1906 – 1956). Il « était aussi un théoricien énergique qui s'efforçait de jeter les bases d'une science globale du gouvernement. Parmi ses nombreuses réalisations, on peut citer l'ébauche d'une science qu'il appela *cybernologie*, une science du gouvernement qu'il jugeait pouvoir rivaliser avec la cybernétique qui, à l'époque, était en cours de développement aux États-Unis. Une des branches de la *cybernologie* comportait un volet pratique qui, de manière significative et avec quelques

années d'avance sur les travaux de Michel Foucault, a pris le nom de biopolitique. Jusqu'à présent, la cybernétique et la biopolitique ont toutes deux été utilisées dans le domaine de la cybernétique » (Gabriel Muro, *El don de la ubicuidad Ramón Carrillo y la cibernología peronista*, URANO PUB Incorporated, 2021). « La biopolitique de Carrillo se préoccupe de la 'nécessité impérieuse d'établir une politique biologique du potentiel humain, de le soigner et de l'améliorer, un programme très éloigné de ce que les Allemands appelaient hygiène raciale et qui a eu des conséquences si terribles'. Carrillo ne se préoccupe pas tant de la race que de l'ordre social. Et, au sein de cet ordre, le risque constant d'entropie, qu'il définit par des caractéristiques telles que 'l'augmentation du nombre de faibles d'esprit', 'le vieillissement des populations instruites', 'la prolongation – paradoxale – des vies inutiles'. Il propose de la combattre par des moyens qui vont du vieil eugénisme à l'utilisation de techniques de guerre psychologique en temps de paix : créer une 'rage consciente et raisonnée' au sein de la population. Si Perón [...] pensait que la guerre ne pouvait être menée qu'avec un peuple préexistant, la biopolitique de Carrillo reposait sur la possibilité d'élever un peuple spécialement pour la guerre » (<https://revistacrisis.com.ar/notas/manual-de-conduccion-biopolitica>).

(6) Daniel Schávelzon, *Arte y falsificación en America Latina*, Fondo de Cultura Económica, 2009, p. 236.

(7) Il s'agissait en réalité de faux (cf. *ibid.*, chap. IX. *Se Cierra el Circulo de las Falsificaciones*).

(8) Voir <https://www.kadath.be/html/summary>.

(9) Archives de sciences sociales des religions, n° 47-48, 1979, p. 306.

(10) « Deux sont encore à paraître [...] aux Éditions Pardès », disait la nécrologie de Mahieu dans le n° 47 (1994) de *Nouvelle École*.

(11) Les livres de de Mahieu ont été traduits en allemand par Wilfred von Oven (1912 – 2008), adjudant de presse de Joseph Goebbels à partir de 1943.

(12) <https://www.parismatch.com/Actu/International/En-1982-Paris-Match-reunissait-les-deux-malfrats-Spaggiari-et-Biggs-le-match-du-siecle-541387>.

(13) Voir Stéphane François, *L'imaginaire viking et les extrêmes droites française et belge contemporaines*, *Nordiques* [En Ligne], 37, 2019.

(14) Dans la brochure intitulée « Colon did not discover America. He came to destroy the civilization of the white gods. We will not celebrate the death of the white gods » (2009), qu'il dédie à Hermann Wirth, à Jürgen Spanuth « et, en particulier, à mon grand ami et camarade Jacques de Mahieu, avec toute mon affection et mon admiration, sans limites, afin que mon souvenir puisse l'atteindre là où il se trouve, après avoir navigué sur les eaux sombres de ce monde », il le qualifie d'« investigator magistral et méticuleux de notre Amérique natale – des Dieux Blancs ».

(15) Voir [http://www.ivoox.com/jacques-mahieu-3-5-el-origen-los-audios-mp3\\_rf\\_33886161\\_1.html](http://www.ivoox.com/jacques-mahieu-3-5-el-origen-los-audios-mp3_rf_33886161_1.html).

(16) Il a fait l'objet d'un documentaire de Marcelo Charras intitulé *Memoria de la sangre* (2017) dans lequel il donne une longue interview (voir [http://www.pagina12.com.ar/177987-el-enigma-de-jacques-de-mahieu\).\(adapté](http://www.pagina12.com.ar/177987-el-enigma-de-jacques-de-mahieu).(adapté) de <http://www.terreetpeuple.com/?view=article&id=3698:jacques-de-mahieu-un-eclaireur-du-nordicisme-en-amerique-romane&catid=301>).

Bibliographie :

Jean-Yves Camus et Nicolas Lebourg, *Les Droites extrêmes en Europe*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.

James Shields, *The Extreme Right in France: From Pétain to Le Pen*, Routledge, 2007.

<https://www.terreetpeuple.com/?view=article&id=3698:jacques-de-mahieu-un-eclaireur-du-nordicisme-en-amerique-romane&catid=301>.

<https://www.terreetpeuple.com/?view=article&id=3852:eugene-krampon-a-lu-le-qui-suis-je-sur-jacques-de-mahieu&catid=301>.